

Collectanea Cisterciensia 68 (2006)
Jean-Pierre FLACHAIRE, ocsso

Le monastère Notre Dame de l'Atlas au Maroc

Voilà dix ans déjà que nos sept frères de l'Atlas ont donné leur vie pour témoigner du plus grand Amour, selon le commandement de Jésus : « Il n'y a pas de plus grand Amour que de sonner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jn 15, 13). 2006 est donc l'occasion de faire « mémoire ».

Et la communauté des sept frères, maintenant au Maroc, veut faire mémoire :

- de son arrivée dans ce pays voisin et frère de l'Algérie, en 1988.
- de ce qu'elle a à vivre avec toute une Église qui se veut une Église de la rencontre
- de quatre grands témoins de cette Église.

HISTORIQUE DE NOTRE VENUE AU MAROC

Les 8 et 9 juin 1986 le père Hubert Michon (l'archevêque de Rabat), accompagné de son vicaire général, a rendu visite à notre monastère de Notre-Dame de l'Atlas, à Tibhirine, pour s'informer de conditions d'existence et d'insertion de notre communauté d'hommes de type cistercien. Tout en reconnaissant l'impact, en son temps, du monastère de Toumliline – fondation de l'abbaye bénédictine d'En-Calcat (1952-1968) –, l'Église du Maroc envisageait quelque chose de très différent.

Au cours de sa visite, le père Hubert a pu s'adresser longuement à la communauté. Il a interrogé au chapitre chaque frère sur le cheminement de sa vocation, s'étonnant de découvrir combien le choix de l'Algérie, jusque dans sa réalité arabo-musulmane a été important pour chacun, quelles que soient les nuances apportées à ce choix. Ce fait l'a conduit à reconsidérer son intention de s'adresser à un monastère unique (de France) pour solliciter cette fondation.

Père Hubert a aussi présenté à la communauté son projet, tel qu'il le voyait :

- une petite communauté de quatre à six frères (nous avons fait observer que le minimum dans l'Ordre était de six, et il a admis ce chiffre comme souhaitable).
- modeste, vivant de son travail.

- accueillant en priorité les chrétiens (dispersés et isolés) du Maroc, désireux de bénéficier d'un havre de prière.
- discrètement attentive au milieu musulman environnant, mais s'interdisant toute initiative intempestive¹.

Puis, sur les conseils du père Christian, le 14 octobre 1986, père Hubert écrit à l'abbé Général des Cisterciens, dom Ambrose Southey :

Depuis plusieurs années, la communauté chrétienne souhaite l'installation, dans son diocèse de Rabat, d'une petite communauté contemplative de cinq ou six religieux. Sa présence apporterait au témoignage de l'Église une dimension qu'il ne possède que très insuffisamment, bien qu'elle soit essentielle au milieu d'un peuple de croyants... Le témoignage de cette communauté pourrait aider l'ensemble des chrétiens à être davantage des hommes et des femmes de prière.

Au cours d'un voyage en Algérie, mon vicaire général et moi-même, nous avons visité le monastère de Notre Dame de l'Atlas en Algérie. Ce que nous avons vu nous a paru correspondre à ce que nous croyons possible ici.

Notre Église est petite et peut paraître bien fragile, mais se confiant à Dieu, elle croit à sa mission, c'est pourquoi j'espère qu'il vous sera possible de répondre positivement à la demande que je vous adresse en son nom²...

Le lendemain, le 15 octobre 1986, père Hubert écrit au président de la Région France-Sud et Ouest, dom Marie-Gérard, de la Trappe :

... Nous souhaitons vivement l'installation d'une petite communauté cistercienne dans le diocèse de Rabat...

Vivant au milieu d'un peuple de croyants dont la foi s'exprime publiquement, il nous semble important que nous apparaissions, nous aussi, comme des hommes de foi et de prière, afin que puisse se développer un véritable dialogue spirituel. Il ne s'agit pas de construire un grand monastère, mais beaucoup plus modestement et plus discrètement, qu'une petite communauté manifeste par sa vie, tant auprès des chrétiens que des non-chrétiens, la dimension contemplative de toute vie de foi...

Les réponses de l'abbé général et du président de la Région se rejoignent pour dire :

La seule solution semble être que l'Atlas institue ce qu'on appelle, dans le jargon monastique, une « annexe » – c'est-à-dire, une maison qui reste sous la dépendance de la maison-mère... Dans un geste de foi un peu « fou », la communauté pourrait envoyer deux frères ; mais il faudrait par ailleurs que les monastères de France puissent aider l'Atlas par l'envoi de deux ou trois nouveaux moines. Ceux-là devraient, a-t-on dit, avoir une vocation particulière pour la terre d'Islam. Le Seigneur en suscitera-t-il ? C'est le pari qu'il faut faire, et je pense bien – écrit dom Gérard – que là se situe « le Signe » qui nous permettra de discerner la volonté du Seigneur.

¹ Rapport fait par père Christian de Chergé pour l'Ordre et daté du 15 octobre 1986.

² Lettre conservée dans les archives de la communauté de l'Atlas.

Le « Signe » a été donné, et de nouveaux frères sont arrivés à l'Atlas.

Le lundi 25 mai 1987, les profès solennels étaient appelés à se prononcer sur le vote suivant :

Acceptons-nous l'envoi de deux frères de la communauté pour répondre à l'appel de l'Église du Maroc et préparer, sur place, l'ouverture d'une annexe de l'Atlas à Fès ?

Le résultat du vote a été OUI. Les premiers frères sont arrivés à Fès le 26 janvier 1988, en la fête des saints Fondateurs de Cîteaux. Les deux frères arrivés en « éclaireurs » furent le père Jean-Baptiste et le père Roland ; mais deux autres ne tardèrent pas à les rejoindre : le père Pierre – un moine sénégalais – et le père Guy, d'Aiguebelle. Quatre moines : ce nombre n'a quasi jamais varié, durant les douze années de présence de la petite communauté à Fès. Il est vrai que cette propriété de l'Église mise à notre disposition, ne pouvait guère en contenir plus. C'était un ancien hôtel, construit au début du XX^e siècle et qui se nommait « l'hôtel Bellevue ». Il a été acquis, – en bonne partie en ruine – par Petite sœur Magdeleine, en 1954, pour en faire le noviciat des Petites sœurs de Jésus.

Quelle Église nos premiers frères ont-ils trouvés en arrivant au Maroc ? Une Église, « sœur » de celle qu'ils venaient de quitter en Algérie, c'est-à-dire une « Église de la Rencontre ».

Au Maroc, pays de trente millions d'habitants, toute la population est officiellement musulmane à l'exception d'une toute petite minorité de moins de trois mille Israélites. Les chrétiens ne peuvent donc être que des étrangers. Cette Église compte environ vingt mille baptisés d'une bonne vingtaine de nationalités. Mais, contrairement à bien d'autres pays d'ancienne chrétienté, l'Église catholique a été officiellement reconnue au Maroc par une lettre de Sa Majesté Hassan II au pape Jean-Paul II datée du 30 décembre 1983. L'Église peut ainsi « exercer publiquement et librement ses activités pastorales propres et posséder des biens pour ses œuvres éducatives » (cf. Lettre royale du 30 décembre 1983).

De 1988 à 1996, la communauté cistercienne de Fès n'était donc qu'une annexe de Notre Dame de l'Atlas en Algérie. Ce n'est qu'en 1996 – après la mort de nos sept frères – que le Prieuré Notre Dame de l'Atlas s'est transféré au Maroc. Et c'est en 1999 que la communauté a décidé de changer de lieu en se transportant à deux cents kilomètres au sud de Fès, à Midelt. Là, des sœurs franciscaines missionnaires de Marie avaient un petit couvent qui semblait tout indiqué – d'après plusieurs sœurs –, de par son site et son aménagement, pour devenir un monastère cistercien. Sachant que nous étions en recherche d'un lieu mieux adapté que Fès pour notre genre de vie, elles nous l'ont proposé.

UNE ÉGLISE DE LA RENCONTRE

Si l'Église au Maroc est là avant tout pour les chrétiens, étrangers, qui la composent, elle ne peut pas se désintéresser du peuple musulman dont elle est l'hôte. sans aucune arrière-pensée de prosélytisme – ce temps est pour elle révolu – elle désire tout d'abord montrer son vrai visage. Les chrétiens ne sont plus ceux du temps des Croisades. Elle a aussi à dire – quand l'occasion se présente – que les musulmans ne sont pas tous des « terroristes », un amalgame vite fait ces dernières années en Europe et ailleurs.

Chrétiens et musulmans, nous avons quelque chose à nous dire, nous avons quelque chose à vivre ensemble. Si la présence des musulmans est parfois subie dans les pays de vieille chrétienté, nous, chrétiens en terre d'Islam, nous désirons vivre de réelles amitiés. Ce n'est pas difficile. Le Marocain est, avant tout, un être sociable, et l'accueil est sa toute première qualité. Très vite, il nous a été donné de comprendre que l'amitié dépasse le problème religieux. En effet, nous pouvons lier des amitiés très profondes avec des musulmans, des amitiés qui, nous le sentons bien, peuvent aller jusqu'au don de nos vies pour ceux que nous aimons...

C'est ce qu'a fait un musulman – un garde-champêtre – pour Christian de Chergé, en Algérie en 1959, et qui a fait dire à Christian : « Je sais qu'au Ciel, il y a, au moins un musulman, celui qui a vécu jusqu'au bout le commandement d'amour de Jésus : d'aimer jusqu'à donner sa vie³. »

L'amitié nous permet de vivre au mieux l'Évangile et de témoigner de notre appartenance à Jésus, en aimant du même amour que lui. Mais la logique de l'amitié va loin ; si elle est loyale, elle ne peut pas avoir d'arrière pensée, elle ne peut pas être un moyen en vue d'amener l'autre à se convertir. Elle vaut en elle-même : j'aime l'autre pour lui, gratuitement. Et nous croyons fermement que ces liens d'amitié réciproques avec des frères qui ne partagent pas notre foi, sont comme des viaducs qui relient les montagnes et comblent les vallées en vue d'édifier le Royaume. Mais à vrai dire, nous ne sommes qu'une pierre, qu'un pilier de ce viaduc, parmi une multitude d'autres. Ce n'est pas notre action qui compte, c'est celle du Christ vivant en nous.

À travers notre vie, les services rendus, les liens d'amitié, il se montre, lui, silencieusement. « Prêcher l'Évangile en silence », disait le bienheureux Charles de Foucauld. « Parler en silence ». « "Crier l'Évangile par sa vie ». Oui, , c'est par la vie que l'Évangile est prêché et, ici, en Afrique du Nord, rien que par la vie. Le cœur de

l'Évangile, c'est l'amour jusqu'au don de soi. cela peut être vécu partout, sans provoquer, sans arrière-pensée : c'est le seul témoignage crédible.

QUATRE GRANDS TÉMOINS

Ici, au Maroc, le décès d'une Mère Teresa ou celui d'un Jean-Paul II ont profondément ému tous les musulmans. Ces vies données au service de l'Amour ont marqué tous les Marocains. À une échelle plus restreinte, notre petite Église qui est au Maroc a eu ses propres témoins qui ont su dans leur milieu de vie « crier l'Évangile par leur vie ». Je voudrais brièvement en évoquer quatre : le père Albert Peyriguère, le père Charles-André Poissonnier, Élisabeth Lafourcade et sœur Cécile Prouvost, des sœurs franciscaines missionnaires de Marie.

L'homme à la parole de feu : le père Peyriguère, 1883-1959

Albert Peyriguère est né à Trebons (Hautes Pyrénées) le 28 septembre 1883. C'est à Bordeaux qu'il entre au séminaire où il est ordonné prêtre le 8 décembre 1906. Après avoir obtenu sa licence en lettres, il est nommé professeur au petit séminaire. Pendant la guerre 1914-1918, il a eu une conduite héroïque qui lui valut la médaille militaire et la croix de guerre avec quatre citations. Grièvement blessé à deux reprises, il termina la guerre au Val de Grâce, où l'on « répare sa mâchoire brisée ».

C'est en Tunisie, alors qu'il est curé de Hammanet qu'il découvre le père de Foucauld, grâce au livre de René Bazin. Avec un compagnon, il fonde en 1926, une première fraternité selon l'idéal du père de Foucauld, à Chardaïa, en Algérie. Mais leurs santés les obligent tous les deux à interrompre l'essai. Et c'est en 1927 que le père Peyriguère débarque au Maroc. En pleine épidémie de typhus, il fonde la mission de Tarroudant. Lui-même est atteint très gravement. Enfin, en juillet 1928 il s'installe définitivement à El-Kbab, au milieu d'une tribu berbère du Moyen-Atlas.

Très vite, il ouvre un dispensaire où les malades se pressent en foule. Il distribue vêtements et nourriture à tous les nécessiteux qui viennent frapper à sa porte. Mais ce qui a conquis les populations, ce n'est pas seulement la bienfaisance, c'est aussi son indépendance farouche vis-à-vis des autorités (françaises à l'époque) et ses exigences de justice. C'est surtout le prestige d'un homme qui prie, non seulement le jour mais aussi la nuit, dans sa petite chapelle.

³ Cf. Marie-Christine RAY, *Christian de Chergé, prieur de Tibhirine*, Bayard-Centurion, 1998, p. 47-48 et 59-62.

Le cœur usé par tant de travaux et d'austérités, le père Peyriguère meurt le 26 avril 1959, à l'âge de 76 ans.

À l'écoute de quelques unes de ses paroles

Je suis venu ici (à El-Kbab) pour vivre personnellement l'idéal du père de Foucauld⁴

Voilà son but premier. Comment l'a-t-il concrétisé ? En essayant

d'être au milieu des hommes celui qui donne le Christ, être le Christ au milieu des hommes [...] Le donner aux hommes à la manière dont il veut être donné [...] Être le Christ authentique [...] Seul, celui-là est Sauveur⁵ !

Donner le Christ, oui, mais sans le nommer [...] Donner la bonté du Christ, sans dire que cette bonté est de lui [...]. Donner la grandeur morale du Christ, sans dire que cette grandeur est de lui⁶.

Au milieu de ceux qui ne le connaissent pas, être une présence du Christ [...] ; se sentir seul à porter le Christ en soi, savoir qu'on est, parmi eux, le seul à travers qui il se montre et à travers qui ils le jugent, seul avoir la responsabilité de ce qu'ils penseront de ce Christ, et vouloir en donner l'idée la plus haute et l'idée la plus tendre [...] Et que ce Christ anonyme soit à la longue comme un appel qui fera venir le Christ avoué et connu.

Le Christ glorieux ne peut plus revenir sur terre ; nous nous « offrons » à lui, nous nous « laissons » à lui, nous lui « prêtons », nous lui « donnons » notre pauvre humanité pour que, vivant en elle, il puisse, après que nous nous sommes faits Berbères avec les Berbères nous-mêmes, en nous et par nous être Berbère lui-même, et que le Père, qui seul peut mener au Fils, regarde, aime et sauve les Berbères en lui⁷.

Et tout cet idéal entrevu dans ses méditations, le père Peyriguère le vit au quotidien.

Presque tout mon temps libre se passe à soigner. Il a fallu laisser momentanément mes travaux intellectuels de côté. Ça m'a d'abord coûté. Puis un beau jour, une illumination du Bon Dieu. J'ai « touché du doigt » que d'avoir fait le moindre bien au plus petit de nos Berbères, c'était plus beau et plus grand que d'écrire des pages de génie sur les sujets les plus élevés et les plus passionnants⁸.

Drôle d'ermite que je suis, avoue-t-il. Tout le long de la journée, c'est un défilé presque ininterrompu chez moi. Pauvres études, pauvres livres que j'aimais tant : comment trouver le temps de penser un peu à eux⁹ ?

⁴ Lettre du 29 novembre 1929, citée par Georges GORRÉE : *Au-delà du père de Foucauld, le père Peyriguère*, Éd. du Centurion, p 61 1960

⁵ Texte cité sans référence par G. GORRÉE, op. cit. p 53.

⁶ Extrait de l'homélie du père Peyriguère aux obsèques du père Charles-André Poissonnier, ofm, Sur ce prêtre, voir. p. suivantes

⁷ Lettre du 1 février 1929, citée par G. GORRÉE, *Au delà du père de Foucauld*, p 61-62.

⁸ Michel LAFON : *Le père Peyriguère*, Seuil, p 99.

⁹ Lettre du 28 janvier 1934, citée dans *Écrits spirituels du père Peyriguère*, « Laissez-vous saisir par le Christ », Ed. du Centurion, 1963, p 72.

Cela coûte et cependant c'est bon, c'est doux au cœur, car chaque malade qui m'appelle, chaque malheureux qui frappe à ma porte, c'est le Christ qui m'appelle qui frappe à ma porte. Alors, ce n'est plus être dérangé. On ne peut tout de même pas dire que l'on soit dérangé par le Christ ; oui, c'est bon¹⁰.

Suis-je ermite, suis-je contemplatif ? Je ne sais pas trop ce que je suis. J'aurai passé ma vie à vivre ma vocation en rêve [...] Il n'y aura eu que cela de vrai : servir le Bon Dieu, non pas de la manière qu'on eût voulue, de la manière qu'il a voulue, lui [...] Peut-être ne fais-je jamais si bien oraison que dans les longues et harassantes journées passées au milieu de nos braves gens, assiégé par eux, « sucé » par eux à la lettre. « Voir Jésus en tout humain », nous disait le père de Foucauld. Qu'il est réel le Christ, qu'il est terriblement réel quand il se présente « sous les espèces » d'un de nos frères malheureux. Que c'est bon de venir au secours de Jésus, quand il nous le demande en l'un de ceux-là *pour qui il est mort*. Alors, passer sa journée à soigner la chair même de Jésus, à relever sa pauvre âme découragée [...] peut-on être plus contemplatif ? On se laisse dévorer par le Bon Dieu en la personne des malades ou en la personne des enfants, c'est la même chose¹¹.

Ce ne sont pas seulement des soins qu'il faut donner, ce sont des relations humaines qu'il faut créer. [...] Mon dispensaire est beaucoup plus qu'un dispensaire, c'est un vrai lien d'amitié, un vrai carrefour d'amitié¹².

On ne fait rien auprès des hommes si on ne commence pas par les aimer, et c'est vrai sous toutes les latitudes. Mais personne ne résiste à que l'aime, et ceci aussi est vrai partout¹³.

À ses obsèques, c'est une foule qui suit sa dépouille et l'on entend ces paroles pleines de sens :

Le marabout est mort, le monde est vide ...

La désolation est immense chez les petits, les pauvres :

Le marabout est mort, les pauvres sont seuls... qui les délivrera ?

Puis, voici les paroles d'un jeune Berbère devant son cercueil :

Le marabout n'avait pas de femme, ni d'enfants,
Tous les pauvres étaient sa famille,
Tous les hommes étaient ses frères,
Il a donné à manger à ceux qui avaient faim,
Il a habillé ceux qui étaient sans vêtement.
Il a soigné les malades,
Il a défendu ceux qui étaient injustement traités,
Il a accueilli ceux qui n'avaient pas de maison,
Tous les pauvres étaient sa famille,

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ Lettre du 23 septembre 1948, citée dans *Écrits Spirituels...* p. 144-145.

¹² Cité par G. GORREE – G. CHAUVEL, « *D'autres récolteront...* », Mame, Tours, 1965 p. 199.

¹³ Cité par M. LAFON : *Le père Peyriguère*, p 109.

Tous les hommes étaient ses frères.

Dieu soit miséricordieux pour lui !

On croirait réentendre les Béatitudes ...

L'homme aux mains de lumière : Le père Charles-André Poissonnier, 1897-1938¹⁴

André Poissonnier, né à Roubaix en 1897, mort à Marrakech en 1938 a consacré sa vie à Dieu et au Maroc, conduit par Jésus Christ à la suite de saint François et de Charles de Foucauld. Sa jeunesse s'est déroulée dans une famille chrétienne qui comptait plusieurs prêtres. En 1915, une retraite de fin d'études oriente sa vie.

À 22 ans, en 1919; il s'embarque à Bordeaux pour rejoindre, au Maroc, un de ses frères, dans une exploitation agricole. Il apprend l'arabe, le berbère. Il n'y a « pas de prêtre, pas de médecin, pas d'école à moins de cinquante ou cent kilomètres ! » Cette année-là, pour Noël, il fit cinquante kilomètres à cheval et trente dans un wagon de marchandises découvert, pour assister à la messe à Rabat.

En 1921, il revient en France à l'occasion de la mort de son père. Nouvelle retraite : sa vocation marocaine est nette. Et ce sera vocation religieuse. Il lit dès sa parution la vie de Charles de Foucauld, par René Bazin. C'est le coup de foudre.

Vous savez l'impression profonde que m'a laissé cette lecture, la méditation de la vie de Jésus dans son humilité, sa pauvreté, son dénuement. Je me disais que, s'il avait vécu et fondé un Ordre, c'est vers lui que je me serais tourné.

André rêve de sacerdoce. Le 8 décembre 1923, il entre au noviciat des Franciscains. Et en 1929 il s'embarque à Marseille, pour le Maroc. Il est tout d'abord envoyé à Marrakech, pour rendre vie à la paroisse de la Médina. Mais le père Charles-André désirait trouver un lieu en plein milieu berbère. Tazert attira son attention à cause de son souk. Enfin, les travaux d'installation commencèrent le 2 juillet 1929, fête de la Visitation, mystère auquel le père voulait consacrer sa fondation. En 1931, la chapelle est bénie et le dispensaire inauguré. Dès ce moment et jusqu'en février 1938, le père Charles-André allait mener une vie d'ermite partagée entre la prière et le service de ses frères berbères.

Voulant aussi atteindre les malades qui ne pouvaient venir au dispensaire, il se mit à parcourir les collines avoisinantes, monté à dos de mule, avec sa caisse de médicaments, soignant à domicile. Le soir, après son épuisant labeur, il enterre, de ses propres mains ceux qui sont morts dans la journée.

¹⁴ On n'a pratiquement rien publié sur le père Poissonnier. Une plaquette sur Tazert, aujourd'hui monastère de moniales de rite melkite et des documents d'archives privées ont servi ici.

Pauvre gens qui ont usé leurs forces pour venir chercher à manger et qui y ont laissé leur vie. Et ce ne sont pas seulement des vieux, mais des enfants, que je ramasse ainsi. Et les journées se terminent comme elles ont commencé : devant Notre Seigneur qui, de si près a contemplé toute la scène, inconnu de cette foule, de ces milliers de personnes qui l'on approché de si près sans le savoir ; lui, il n'a cessé de prier son Père en leur faveur et pour leur salut (Lettre du 11 janvier 1938).

Dans la famine d'abord, puis dans l'épidémie de typhus, Charles-André ne cesse de se donner tout entier, en donnant ce qu'il peut distribuer. Il mourra le 18 février 1938, à l'âge de 40 ans, victime à son tour du typhus. Pendant vingt-deux ans, il n'avait eu qu'un seul désir, une seule inspiration. Il la tenait de Charles de Foucauld.

À l'écoute de quelques unes de ses paroles

C'est au nom de tous ceux qui m'entourent que je prie, que j'adore. Devenu en quelque sorte marocain par mon incorporation à ce peuple auquel je vis très mêlé, et par ailleurs devenu membre du Christ par ma foi, j'ai l'impression qu'en moi le Christ s'est fait marocain, aime à prier lui-même pour ses frères marocains (Lettre à des scouts de Metz, en 1938).

On fait du bien aux âmes, non dans la mesure de ce qu'on dit ou fait, mais dans la mesure de ce qu'on est. Demande pour ton frère qu'il croisse chaque jour dans l'union au divin Modèle (Lettre à son frère en 1928).

Plus j'avance dans la vie, vois-tu, il me semble que la conviction maîtresse qui doit diriger et imprégner tous les instants de notre vie, c'est cette conviction de la tendresse infinie de Dieu envers chacune de ses enfants. S'y abandonner est une source de joie que rien ne peut troubler ... Oui, Dieu demeure avec son amour infiniment prévenant pour chacun de nous (Lettre de 1933).

Lors de la famine de 1937, il écrit :

C'est inimaginable la misère de ces gens qui sont à moitié nus. Il m'en coûterait de les laisser sans secours une semaine. Ils font tellement pitié [...] J'ai fait appel dans le *Pèlerin*. Des centaines de mandats m'arrivent. Un comité laïque de Casablanca m'aide deux fois la semaine à distribuer des vivres. Les plus forts tiennent le coup. Les enfants sont terriblement touchés. De pouvoir aider ces malheureux m'attache beaucoup à eux. L'été a été impitoyable et je n'ai pu me reposer. La famine fait des coupes sombres dans ces populations imprévoyantes.

Une fois, il ajoute :

Si vous voyiez la saleté de ces gens ! C'est un serrement de cœur quand je les vois accourir tremblants de froid et parfois sous la pluie glaciale de ces jours d'hiver ; et patiemment ils attendent en plein air, piétinant dans la boue durant des heures entières, car il faut du temps pour servir cette foule et à chacun sa ration. On a beau avoir côtoyé des misères de toutes sortes, avoir le cœur un peu blindé, c'est chaque fois une vraie peine de voir cette détresse et ces souffrances.

Et peut-être avec un peu d'humour et beaucoup de réalisme, le père ajoute :

Le soir venu, il faut tout simplement se libérer des petites bêtes qu'en retour de votre aumône et de vos soins, vous ont laissés les visiteurs. Quatre mille pouilleux, au sens propre du mot, ne vous frôlent pas des heures durant sans vous faire part de leurs richesses...

Et encore :

Je suis devenu l'ermite des pouilleux et même, pourrait-on retirer le « des » de ce qualificatif, car on ne se rapproche guère des gens sans les voir « déteindre » sur vous. Tout cela est humiliant, à dire vrai, mais c'est la vérité : à la fin d'une journée comme celle d'aujourd'hui où j'ai distribué du pain à plus de trois mille malheureux dans une état de misère physiologique et vestimentaire épouvantable, vous pouvez deviner dans quel état j'étais ; et cela se reproduit deux fois par semaine. J'aurais tort de me plaindre. J'étais venu ici pour faire connaître la charité du Christ à travers celle de son représentant. Je suis maintenant servi à souhait.

Et quand le typhus frappe « ses pauvres », il écrit :

Mon devoir d'état m'impose un étroit contact avec les indigènes. J'en accepte de tout cœur les dangers : ceux-ci ne m'effraient pas, au contraire, puisque c'est pour l'amour de Dieu que je suis et reste ici. Si je prends le mal, ce sera en service commandé et je n'aurai aucun regret ; ce serait la plus belle fin pour un prêtre.

Et c'est ce qui arriva quelques jours plus tard.

À ses obsèques, au milieu d'une affluence extraordinaire, le général Huré, commandant de la région, dit simplement dans son éloge funèbre :

Une vie qui, comme celle du père Poissonnier, comporte de si magnifiques exemples, devrait être connue de tous les Français auxquels, par une singulière pudeur, on cache trop souvent les faits héroïques des meilleurs d'entre eux.

Une femme « grande Marabouya¹⁵ » : Élisabeth Lafourcade 1903-1958¹⁶

Fille d'officier colonial, née au camp de Mourmelon, le 18 septembre 1903, Élisabeth Lafourcade connut la souffrance dès ses premières années. Des crises d'asthme secouaient sa constitution délicate. Elle se souvint toujours du dévouement, de la douceur avec laquelle sa mère la soignait. Mais celle-ci mourut prématurément, et ensuite, son frère aîné, puis son père lui furent enlevés. Sa grand-mère maternelle la recueillit.

Après quelques séjours en Afrique avec son père militaire, elle se sentit appelée à aller vers ces populations pauvres pour les secourir. La vie du père de Foucauld, qu'elle lut plus tard, rendit encore plus ardent son désir de les servir et de les aimer. Mais, était-ce possible qu'une femme partit en Afrique comme le père de Foucauld ? À quinze ans, elle

¹⁵ Marabouya, une sainte

¹⁶ Blanche POUPINEAU et Marcel DELABROYE, *Elisabeth Lafourcade, médecin au Tafilalet. La vocation aux Instituts séculiers*, Éditions du Centurion, 1965.

formulait ainsi sa prière : « Je ne veux pas me marier, je ne veux pas me faire religieuse..., je veux vous servir : éclairez-moi. »

Elle entreprit des études de médecine, et une fois acquis son diplôme de doctorat, elle se mit à la chirurgie et y réussit pleinement. L'une de ses compagnes d'études dira plus tard :

Elisabeth souhaitait aller le plus loin possible, au voisinage des missionnaires les plus avancées, mais indépendante d'elles, pour de là, s'enfoncer plus avant et porter le plus loin possible, aux malades du Sahara, le témoignage de la charité du Christ.

Elle trouva dans l'Association de Jésus-Ouvrier, plus tard érigée en institut séculier, le point d'appui qu'elle dont elle avait besoin pour mener à bien son désir d'adolescente : ni le mariage, ne la vie religieuse ; mais le service de Dieu, dans les plus pauvres. Avant de s'y engager par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, elle ne posa qu'une question : « Pourrai-je partir en Afrique et porter aux populations musulmanes le témoignage évangélique de ma vie donnée au Christ ? » Après qu'on le lui ait assuré, elle se décida et elle prononça sa consécration définitive le 15 décembre 1929, en se disant : « Dans le monde on se marie pour toute la vie ... Moi, je veux me donner au Christ pour toujours. » Et sa vocation à elle, de se donner au Christ pour toujours, sera en étant *toubiba* (médecin), auprès des plus défavorisés, durant vingt-six ans.

C'est tout d'abord à Tunis. Mais, ce ne fut pas facile au début, pour des hommes musulmans, d'avoir à faire à une femme médecin, qui, en plus, assistait à la messe tous les matins, revenait encore à l'église l'après-midi et portait une chaîne et une croix au cou. Mais elle est très rapidement reconnue pour ses grandes qualités et finalement elle est estimée et aimée par tous. Ensuite, elle passera quelques années en Algérie, et finalement elle aboutit au Maroc. Meknès d'abord, puis Fès et finalement Ksar-er-Souk – qui est devenu plus tard Errachidia, dans le Tafilalet, région saharienne du Maroc. Là, elle reçoit le poste de chirurgien-chef de l'hôpital.

D'emblée, Élisabeth aime cette région du Tafilalet. Elle admire ses montagnes, ses vallées, ses palmeraies. Mais plus encore, dans ces décors splendides, ce sont les pauvres qui l'attirent, les malades : c'est au milieu d'eux que sa vie va se consumer et que la mort viendra la prendre à la fleur de l'âge, comme un épi déjà mûr qui a donné du cent pour un. Élisabeth a su se faire Marocaine avec les Marocains, Berbère avec les Berbères. Elle était là comme témoin du Christ, elle se mettait à leur service avec le « tact de l'amour du Dieu qui, par son Esprit, suggère les paroles qu'il dirait lui-même à ses préférés, les pauvres, les malades... »

« Que votre vie crie l'Évangile » avait dit le père de Foucauld. Sur les pistes du Tafilalet, le reste de la vie d'Élisabeth Lafourcade sera de faire écho à cet appel. En décembre 1955, lors d'un séjour en France, Élisabeth, qui souffrait du bras droit, découvre qu'elle a un cancer. Opéré une première fois en janvier 1956, le cancer se généralise un an plus tard. Elle n'a plus qu'une année à vivre. Une année qu'elle ne veut pas perdre en traitements inutiles ; mais elle préfère, dit-elle, « utiliser le temps où je suis encore capable de travailler pour les malades ».

C'est le 7 janvier 1958 qu'elle remettait son âme à Dieu après « avoir gardé le tablier de service, jusqu'à ce que le bistouri lui tombe des doigts ».

Quelques extraits de ses écrits

Son programme de vie – 1929-1937

Pouvoir dire à la fin de ma vie comme Notre Seigneur : *Tout est consommé*. Donner mon rendement maximum.

Me rappeler pourquoi je suis venue en Afrique : pas pour réussir dans ma carrière, pas même pour la joie d'exercer une spécialité plus aimée, mais pour les musulmans.

Annoncer l'Évangile, non en le prêchant, mais en le vivant. Vivre de l'esprit de foi. Que sera tout ma vie donnée au Christ en comparaison de ce qu'il a souffert pour moi ?

J'ai soif, soif des âmes, de la mienne qu'il me faut lui donner entière. Soif de toutes les autres, soif de celles qu'il me demande de lui donner.

Retraite pour se préparer à sa nouvelle mission au Tafilalet – 1948

Avoir un plus grand soin des âmes pour lesquelles Notre Seigneur a donné sa vie ; voir dans tous les êtres qui m'entourent des rachetés qu'il s'agit justement de faire profiter de la Rédemption.

Me dire que, quand je heurte les gens, quand je les blesse au lieu de les attirer, c'est la Passion du Christ que je gaspille.

À une revue qui avait posé la question suivante :

La vie intérieure et les exercices de prière d'une consacrée dans un Institut séculier peuvent-ils s'intégrer dans une vie apostolique au service de tous ceux qui ne connaissent par la religion ou la discréditent ?

Elle répond :

Je vis dans un milieu musulman et parmi des religions non-chrétiennes : je ne suis pas si gênée pour tenir mes engagements. Tous ceux qui me connaissent – et ils sont nombreux – savent que je suis catholique. Ils ne prennent pas ombrage de ma fidélité à ma religion, mais au contraire, ils m'en estiment plus. Ils disent : « La toubiba est droite. Elle sert Dieu. Elle ne connaît que sa maison, son église, son hôpital est ses malades. » Mon chauffeur musulman qui me conduit dans la « sanitaire » n'est pas surpris de me voir dire mon bréviaire, mon chapelet assise à côté de lui. Il respecte ma prière et garde le silence. De là, vont-ils déduire mon appartenance de consacrée au Christ ? Je ne le pense pas. Mais ce que je sais, c'est que je suis venue au milieu d'eux pour

apporter la présence du Christ que tout apôtre possède en son âme par la grâce. Ainsi, je réalise pleinement ma vocation, par mon témoignage de consacrée.

Ce témoignage ira, dans ses derniers jours – alors qu'elle était à bout de force – jusqu'à « se faire transporter en brancard jusque auprès des malades qu'elle voulait suivre encore ... Elle n'avait plus qu'une ambition : remplir ses journées en étant utile aux autres et, le soir venu, se coucher simplement auprès de ceux qu'elle avait secourus. » Voilà jusqu'où l'amour des autres, conséquence de son amour pour Dieu, a pu aller.

À ses obsèques, c'est une marée humaine, qui est là, silencieuse, le spectacle était impressionnant. Pour y être, certains auront fait deux cents kilomètres à pied. Tel fut l'hommage que des Marocains rendirent à celle à qui on avait prédit qu'ils ne se laisseraient pas soigner par une femme. Sur sa pierre tombale, au texte prévu par son Institut, on avait ajouté spontanément: « Souvenez-vous que c'était une sainte. »

Une femme qui a voulu se faire nomade avec les nomades : sœur Cécile Prouvost, 1921-1983¹⁷

Née le 15 juillet 1921 à St Maurice des Champs, près de Lille, dans une famille d'industriels, elle connut une enfance sans privations dans un milieu aisé. De sa jeunesse, de la première année de guerre, de sa vocation, on ne sait rien. Entrée dans l'Institut des franciscaines missionnaires de Marie en 1940 à dix-neuf ans, elle laissa le souvenir d'une novice « casse-cou » toujours à l'affût de quelque chose à entreprendre, à inventer, sans avoir peur de l'effort, de la difficulté, du risque ou du danger. Après son noviciat, elle fit des études d'infirmière puis fut envoyée au Maroc.

Elle écrit, fin 1969, dans un bref résumé de sa vie :

J'étais prête à aller dans n'importe quel pays de monde, sauf en Afrique du Nord et chez les musulmans. C'est là que l'obéissance m'envoya. J'étais jeune et pleine d'enthousiasme. Je me suis livrée avec ardeur à toutes les tâches que le Seigneur m'offrit : vie d'infirmière, étude de la langue du pays, de la religion, de la civilisation. Je passais successivement dans les maisons (communautés) de Fès, Casablanca, Taroudant, Rabat. En 1961, j'eus mon obéissance pour Midelt. Je fus partout, malgré des croix réelles, profondément heureuse dans ma vocation, trouvant dans l'Institut mon plein épanouissement humain et spirituel.

Midelt fut donc la dernière étape de sa vie conventuelle, avant le grand saut, chez les nomades. Là, elle avait un poste d'infirmière dans le dispensaire, dépendant de la Santé publique, et elle s'occupait plus spécialement de prévention maternelle et infantile. À la fin de 1969, Cécile écrit :

¹⁷ Sources de documentation : les Archives des Franciscaines missionnaires de Marie

Depuis deux ans, le Seigneur m'attire vers une intimité constante avec lui et un profond désir de vie contemplative. Lors de ma dernière retraite en septembre 1969, il me fit voir clairement que ma vie serait *nomade-contemplative*.

C'est en juin 1969, au cours de l'ascension de l'Ayachi (le deuxième sommet du Haut-Atlas, 3735 mètres) qu'elle ressentit vivement et douloureusement combien les nomades étaient abandonnés au point de vue sanitaire. À la fin de 1969, elle présente, par écrit, son projet à la Provinciale et à son conseil, ainsi qu'à la Supérieure Générale et à l'archevêque de Rabat. Elle explique :

Je voudrais donc, dès le printemps 1970, avoir l'autorisation de passer, de temps en temps, une nuit sous la tente, soit près d'un malade, soit chez des amis sûrs – et j'en ai de très sûrs. Il faudrait que rapidement, le rythme atteigne deux nuits par semaine ; tout en continuant mes activités normales au dispensaire et en communauté. Puis mon désir serait, dans deux ans, c'est-à-dire au printemps 1972, pouvoir vivre cinq jours sous la tente, dans la montagne et rentrer dans ma communauté le samedi et le dimanche. Plus une partie de l'hiver. Il me semble que là, je vivrais mieux l'imitation de Jésus Christ, la Voie, la Vérité, la Vie de nos âmes, qui a voulu vivre cette vie de proximité et de communauté avec les plus pauvres de son pays qui étaient si semblables au nomades de nos régions ; nomade avec les nomades.

Non sans appréhension, ses supérieures et l'archevêque laissèrent ouverte cette possibilité de proximité avec les plus pauvres de la montagne.

Un projet qui devint réalité en 1970, au rythme prévu. Comme « compagne », dans ces débuts, elle eut, non pas l'une de ses sœurs, mais une femme berbère et elle dira :

Il s'est créé entre nous une amitié profonde et actuellement, nous vivons en fraternité comme deux sœurs, heureuses l'une et l'autre de montrer à notre entourage qu'une musulmane et une chrétienne peuvent vivre ensemble en réalisant chacune à fond sa religion. Pour nous, ajoute-t-elle, c'est le dialogue islamo-chrétien vécu, avec simplicité, mais dans la réalité.

Très vite, elle pourra dire :

J'ai enregistré et arrive à suivre d'une manière régulière près de trois cents familles (de nomades). Il doit en rester à peu près cent cinquante que je n'ai pas encore touchées. Le travail est surtout de prévention, vaccinations, visites prénatales, surveillance des nourrissons, dépistages de tuberculose...Nous faisons aussi les soins...

Ce qui est important pour elle dans ce *vivre avec*, ce sont les contacts avec les gens qui l'entourent. Entre 1972 et 1974, elle circule dans un rayon de trente kilomètres autour de Midelt, ce qui lui permet de contacter un grand nombre de personnes. En 1972, elle compte 584 familles, soit 3475 personnes. En 1974, elle compte 659 familles, soit 3833 personnes et, en infirmière méthodique, elle établit une fiche par famille. Elle essaie de sensibiliser les parents à la nécessité des vaccinations. Mais comment faire admettre qu'on

pique un enfant en bonne santé ? Elle ne vaccine aucun enfant sans l'accord de l'un des deux parents.

Un autre point à obtenir, c'est l'hospitalisation quand le médecin la demande car les gens ont peur. Elle suit avec grand soin les enfants : les rachitiques, les anémiés, les mangeurs de terre. Mais elle porte surtout ses soins sur l'éducation : hygiène, alimentation : «

Cela m'est facilité par le fait que je vis avec eux, et, en partie comme eux. Je suis à la disposition de ceux qui viennent chaque jour entre 7 h 30 et 17 h 30 ; mais pour les urgences, il n'y a pas d'heure, je suis à leur disposition jour et nuit.

Pour se faire nomade avec les nomades, Cécile est vêtue d'un grand burnous d'homme, coiffée d'une manière qui n'était ni féminine ni masculine, et chaussée de grosses sandales berbères, même en plein hiver. Lorsqu'elle devait prendre le car, pour ne pas déranger, elle était prête à partir de bonne heure.

Enveloppée dans mon burnous, je me couche sur un banc public, on me prend pour un homme et on me laisse tranquille.

Sa vie à la tente était partagée entre son travail d'infirmière, la prière à laquelle elle consacrait beaucoup de temps et l'étude, car Cécile lisait, écrivait et étudiait beaucoup. Elle avait même composé un lexique français-berbère et berbère-français. Elle avait entrepris la traduction en berbère de l'évangile selon saint Marc et commencé celle de l'évangile selon saint Jean. Elle avait traduit le « Notre Père », le « Je vous salue Marie » et le « Magnificat » et composé quelques chants. Elle suit des cours par correspondance, cours de Bible, d'islamologie, de théologie. On lui doit aussi un livret sur le traitement par les plantes qu'elle complétera au cours des années, ainsi que des notes sur l'acupuncture.

Sa vie fut laborieuse et austère. Pour bien le comprendre, il faut se l'imaginer dans son contexte habituel : non au calme dans sa chambre ou son bureau, elle n'en a pas ; mais assise au pied d'un arbre, ou l'hiver, près du feu sous la tente ouverte à tous.

En 1978 Cécile reçoit une sœur comme compagne sous la tente ; mais pour que la Fraternité soit reconnue par les instances suprêmes de l'Institut, il faudrait une troisième sœur, qui se fera attendre encore cinq ans.

En février 1983, Cécile est opérée à l'hôpital d'une occlusion intestinale. Et cette opération révèle un cancer très avancé. Trop avancé même pour qu'on puisse intervenir. Elle est mise au courant par le médecin et elle accepte dans la foi, dans la joie et dans l'espérance. Puis, malgré l'insistance des siens, elle exprime le désir de finir ses jours à la tente, puisque médicalement il n'y a rien à faire. Elle quitte l'hôpital quand la plaie est

cicatrisée et continue de soigner les nomades par l'intermédiaire de la sœur qui est avec elle sous la tente. Les derniers mois, les souffrances physiques furent intenses ; et pareillement sa vie d'union à Dieu. Deux mois environ avant sa mort, Cécile commença un jeûne, ne buvant que du liquide.

Je ne vois pas pourquoi je devrais nourrir mes cellules cancéreuses quand il y a tant de gens qui meurent de faim...

Ce fut la veille de sa mort, le 10 octobre 1983, qu'arriva – dernière délicatesse du Seigneur – la reconnaissance par Rome de cette fraternité sous la tente.

C'était dans la montagne les fêtes de mariages et toute la nuit avaient résonné les sons des *derbouka* (tambours), plus proches ou plus lointains. C'était pour Cécile, l'annonce d'un autre festin, d'autres noces. À l'aube du mardi 11 octobre 1983, après une nuit de grandes souffrances, entourée de ses trois sœurs, elle dit : « Je vais vers mon Père », prononça le nom de Jésus, entra dans la lumière qui n'a pas de déclin et dans la joie de Dieu.

À ses obsèques, dans le cimetière de la Kasbah Myriem, c'est une foule qui l'accompagnait, composée de chrétiens et de musulmans, de prêtres et de religieuses ; mais surtout de ses frères et sœurs de la montagne, les nomades.

Témoignages

Un prêtre qui l'a bien connue

Le but premier de Cécile a été de vivre avec les plus pauvres, de partager le dénuement de ce peuple berbère, nomade, qu'elle aimait. Le partage de leur vie avec tout ce qu'il y a de difficile, de dur et parfois même de rebutant, c'était son choix et non pas une conséquence à supporter tant bien que mal. Elle aimait les pauvres, non pas en phrases et en théorie, mais dans la réalité des actes quotidiens.

Son programme de vie

- Imitation de Marie : surtout dans son mystère de la Visitation, puisque, comme elle, je porte le Corps de son Fils.
- Adoratrice de cette Eucharistie avec laquelle je vis en intimité totale.
- Victime, car les sacrifices ne manquent pas quand il faut affronter les intempéries, la privation de tout ...
- Missionnaire, selon l'esprit de Mère Fondatrice, Marie de la Passion.

Son faire-part de décès composé par elle-même

Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux,
Jésus a dit : *Je suis la Résurrection. Qui croit en moi, fut-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? (Jn 11, 25)*
Réjouis-toi avec moi !

Le Seigneur est venu me chercher pour la vie qui ne finit pas.
 Je prie pour toi et je t'attends dans la joie de la Résurrection
 Amen. Alleluia !

Cécile Prouvost

Monseigneur Chabert, l'archevêque de Rabat :

Je l'admirais et j'étais fier d'avoir dans mon diocèse une telle ambassadrice de Jésus parmi les plus pauvres. Elle représentait bien cette option préférentielle que l'Église demande.

Et sa Provinciale :

Telle que je la connais, l'estime et l'admire, profondément dans son don total, dans ce cheminement qu'elle a fait depuis des années et qui [...] me semble une authentique recherche du Seigneur, à l'exemple de saint François et de Marie de la Passion.

CONCLUSION

Ces quatre grands témoins de Jésus dans l'église du Maroc, nous montrent clairement quelle doit être notre présence chrétienne sur cette terre d'Islam. C'est une vie "avec", une vie de partage, une vie d'amitié, selon l'ultime commandement de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé » (Jn 15, 12). Tous les quatre ont servi jusqu'à la limite de leurs forces, jusqu'au don de leur vie, par Amour.

Si cette présence gratuite d'amitié reste à donner partout¹⁸, elle est peut-être en ce moment plus particulièrement à donner dans les pays musulmans ; car il y a trop de méconnaissance de part et d'autre. Il est grand temps de nous « rencontrer » pour nous apprécier et pour nous stimuler dans notre service de Dieu. Au sein de notre Église qui se veut avec les autres Églises du Maghreb une « Église de la Rencontre », notre communauté de l'Atlas a le rôle très spécifique d'être priante au milieu d'autres priants. La prière est le pivot de toute la vie dans l'Islam et l'image courante que les chrétiens donnent aux musulmans, c'est qu'ils ne prient pas, qu'ils ne savent pas prier.

C'est bien ce reproche, fait à Christian de Chergé par son ami musulman qui le ramènera en Algérie après son service militaire, pour y être, justement un « priant ».

Si tout musulman adulte, doit accomplir ses cinq prières rituelles par jour, et autant que possible à la mosquée de son quartier, à côté de cela, les chrétiens, avec un seul rassemblement, le dimanche pour l'Eucharistie, font piètre figure.

¹⁸ Et peut-être même plus encore dans les pays dits civilisés. C'est ce que font les filles de Mère Teresa dans un bon nombre de grandes villes du monde, ou les franciscains du Bronx, dans certains quartiers de New-York.

Nous découvrons chaque jour combien notre témoignage de priants à Midelt est très important. Le temps de nos offices est scrupuleusement respecté par nos employés et même par des voisins qui demandent aux touristes de passage de ne pas sonner au portail, s'ils savent que nous sommes à la prière. Souvent, ils nous souhaitent une « bonne prière » et nous demandent même de prier à telle ou telle intention, ce qui n'est pas banal, quand nous entendons dire que pour un musulman, la prière des chrétiens ne vaut rien.

Il ne faut pas oublier non plus que nous avons dans notre Église, des frères aînés qui ont retrouvé la foi de leur baptême au contact des priants de l'islam : pour n'en citer que deux, pensons à Charles de Foucauld et à Louis Massignon.

Nous espérons, un jour, pouvoir accueillir au monastère des *soufis* – des spirituels de l'islam – et vivre avec eux quelque chose de semblable à ce que nos frères d'Algérie vivaient au « Ribat », ce partage islamo-chrétien sur un thème commun aux deux traditions religieuses. Mais de telles rencontres, de tels partages ne se provoquent pas, ne s'improvisent pas. S'il doivent se faire, ils se feront en leur temps.

Notre Dame de l'Atlas étant le seul monastère chrétien d'hommes dans toute l'Afrique du Nord, nous souhaitons que 2006 nous apporte la joie d'accueillir quelques nouveaux frères.

Qu'en cette année où nous nous souvenons de nos sept frères, notre désir de nous donner sans compter au service de Dieu et de tous nos frères et sœurs en humanité, soit amplement stimulé par leur exemple et les diverses célébrations prévues à cette occasion.

Jésus veut aller partout où il a des frères et des sœurs à aimer... Lui en donnerons-nous la possibilité ?